

La politique de l'émotion ou l'antipolitique

par Maurice Goldring

LE MONDE | 31.08.05 | 12h42

Cent soixante morts dans un accident d'avion au Venezuela, puis dix-sept dans l'incendie d'un immeuble parisien, et sept morts de nouveau quelques jours après. Chaque fois, l'émotion est à son comble. Radios et chaînes de télévision consacrent l'essentiel de leur information à ces catastrophes.

Si vous n'êtes pas ému, inutile d'envisager une carrière politique.

Désormais, faire de la politique, c'est montrer qu'on a du cœur. Le président de la République prend un air de circonstance et dit les paroles qu'il faut. Les ministres suivent. Les dirigeants de l'opposition montrent qu'ils n'ont pas moins de cœur que le pouvoir en place. Tout le monde se déplace sur les lieux de la catastrophe.

Désormais, faire de la politique, ce n'est pas élaborer et mettre en place des solutions, c'est réagir le plus vite possible à l'émotion. On promet donc dans l'urgence, dans les heures qui suivent, que les contrôles des avions seront renforcés, que des logements d'urgence vont être construits, que les logements sociaux vont sortir du sol.

Puis l'actualité génère d'autres émotions. Chaque semaine produira les événements qu'il faut. Ici une inondation, un ouragan, un tremblement de terre, là un nouveau crash, des incendies, des morts en nombre suffisant pour créer l'événement.

Mais l'émotion passée se transforme en souvenir, dont bientôt plus personne ne parle. En silence, on réduit le nombre de contrôleurs, on diminue le budget des logements sociaux, les crédits attribués aux associations.

La politique dictée par l'émotion est le contraire de la patiente construction de solutions à long terme. Un incendie prend quelques heures, la construction de logements prend des années. Aucun micro, aucune caméra ne sont présents pour l'emménagement de familles dans un logement neuf. Ce n'est pas un événement.

La prévention, par essence, est le contraire d'une politique de l'émotion, puisqu'elle cherche à en réduire le nombre. Entretenir les forêts est une politique de long terme et coûteuse, qui vise à réduire le nombre d'incendies, donc à diminuer les occasions de spectacle. Vous ne passerez pas au journal de 20 heures si vous consacrez du temps et de l'argent à débroussailler.

L'actuel ministre de l'intérieur est le symbole de la politique de l'émotion. Il est le premier sur place, ce qui permet d'oublier que les villes que son parti contrôle préfèrent payer des amendes plutôt que de respecter leur quota de logements sociaux.

La politique de l'émotion satisfait la droite, puisqu'elle permet de manifester sa compassion tout en réduisant les crédits consacrés à la recherche, à la formation, à la prévention.

J'ai personnellement été témoin de l'efficacité des associations du quartier de la Goutte-d'Or pour empêcher des émeutes après une bavure policière. Mais le commissaire qui a rendu hommage à leur travail n'a pas été interviewé par les radios et les télévisions ; et aucun ministre de l'intérieur n'est venu rendre hommage au travail silencieux, patient, efficace, de ces

associations. Elles continueront donc, dans l'indifférence, à mendier des crédits pour poursuivre leur travail.

La politique de l'émotion envahit aussi la gauche. Comment résister ? Ainsi, on apprend que, pour rénover l'immeuble du boulevard Vincent-Auriol [*lieu de l'incendie du 26 août à Paris*], il fallait d'abord évacuer ses habitants. Mais les familles ont refusé les offres de logement qui dispersaient leur communauté, et des militants, qui se disent "de gauche", ont manifesté leur compassion en soutenant leur refus. Il fallait respecter leur souhait de "*rester ensemble*".

Les familles sont restées ensemble et c'est ainsi qu'elles sont mortes, ensemble.

par Maurice Goldring

Article paru dans l'édition du 01.09.05

Maurice Goldring est ancien professeur d'études irlandaises à l'université Paris-VIII-Saint-Denis.